

Le corps en exil

Naraina de Melo M. Kuyumjian

Pour parler du sujet fondamental du corps en exil, nous n'évoquerons pas de situations très concrètes, comme le moment crucial de la première main tendue¹, et ne discuterons pas des besoins et droits fondamentaux que ce corps en exil peine à revendiquer. Notre perspective est celle de l'association Entre&Avec, qui travaille sur l'approche artistique et culturelle des langues et qui conçoit l'appropriation d'un nouvel environnement, avec de nouvelles couleurs, de nouveaux sons et de nouveaux sens, par le sensible.

Pour cela, examinons un des fondements qui guident les actions de cette association. Pour mener cet exercice de réflexion, nous nous appuyerons sur deux images représentant deux chemins empruntés pour évoquer ce corps en exil : le cercle et les plis. Convoquons ces deux images mentales, assez faciles à imaginer car très présentes dans notre quotidien. La première image, celle du cercle, est une figure géométrique que l'on cherche à dépasser. La deuxième image, celle des plis, représente une formation géologique (comme une formation rocheuse, ou bien les plis d'un tissu ou d'une feuille de papier) ou sociale, vers laquelle on tend². Chaque image incarne une logique spécifique. Nous avons donc deux images et deux logiques.

Le cercle représente une topologie du dedans et du dehors, prédominante dans notre société. Les institutions chargées de maintenir l'ordre social, comme l'institution scolaire, s'appuient sur cette délimitation du dedans et du dehors. D'innombrables études révèlent la difficulté pour les familles, avec leurs langues et leurs cultures, de franchir les portes et d'entrer dans cet espace dont le fonctionnement contribue à la construction d'un espace pédagogique monolingue et monologique. Pour l'apprenant, la conséquence sera la « fragmentation de sa réalité multilingue » (Seele, 2016). Ceci concerne tous les élèves, pas seulement ceux issus de l'immigration (Kuyumjian, 2020). L'école et ses acteurs sont tiraillés entre des normes monolingues et monologiques et une réalité multilingue caractérisée par la diversité.

Elargissons le champ de vision pour observer comment certains groupes tiennent d'autres à distance en construisant des barrières. Ces barrières peuvent être physiques, ou établies par le mode de fonctionnement et l'organisation interne d'un groupe (Foucault, 1984, Lahire, 2019), qui empêchent la participation d'un autre groupe, ou bien discursives (Gorovitz, 2014). De plus, en élargissant davantage le champ de vision, on peut voir comment les villes écartent leur population du centre-ville au profit d'une classe sociale plus aisée (Bulot, 2003). Il est possible de faire le lien entre périphérie, précarité sociale et économique, et plurilinguisme/multilinguisme. Dans ces types de barrières opère la logique antinomique du dedans et du dehors : on en fait partie, ou on n'en fait pas partie.

L'idéal qui guide cette topologie est celui du sédentarisme (Tarrius, 1993). Le sédentaire correspond à cette idéologie qui associe une langue à une terre, un pays, et des habitudes culturelles bien définies. Dans cette idéologie, le sédentaire est clairvoyant car associé à une maîtrise de la langue, des codes sociaux et culturels, et à la connaissance du territoire et de son histoire. Dans cet idéal sédentaire, le migrant est perçu comme un provocateur. L'espace, il le parcourt, le traverse. Son espace est celui du mouvement. Par son errance, il remet en question les certitudes de ce monde sédentaire et le déstabilise.

Or, ce sédentarisme n'est pas une norme, comme le montrent certaines données. La France, par exemple, est aujourd'hui un pays d'accueil, de transit (avec Calais), et de départ. Il y a beaucoup plus de « migrants internes » (ceux qui changent de région à l'intérieur de leur propre pays) que de « migrants internationaux »

¹ Voir l'exposition photos de S.O.S Méditerranée. Sur la photo deux mains. Celle

² Support visuel : cartes postales Clarissa Baumann

(740 millions contre 281 millions) (Catherine Wihtol de Wenden, 2022). La migration ne peut pas être considérée comme un phénomène isolé; elle est présente dans toutes les sociétés et n'est pas récente, ayant toujours fait partie de l'humanité. Les êtres humains sont des êtres itinérants, qui agissent dans l'espace.

Les villes ne sont pas des espaces sédentaires mais des espaces circulatoires. Ce sont des espaces de mouvement, des carrefours de mobilités (Tarrus, 1993).

Les actions d'Entre&Avec explorent les situations qui permettent de construire de la compétence et de la réussite pour un public constamment écarté. Ce public est hétérogène : des personnes en situation d'exil, primo-arrivantes, de différentes nationalités, vivant en France depuis des décennies, ou encore des Français de 2e ou 3e génération. Les langues premières, celles de la maison, de transmission, d'héritage, marquantes par leur présence ou leur absence, sont toutes mobilisées et constituent le matériau de travail.

Dans ce travail, l'image des plis traduit le positionnement et la posture adoptée. Pourquoi les plis ? Parce que dans les plis, il y a ce qui est immédiatement visible, c'est-à-dire la ligne en surface, la partie émergée. Mais chaque ligne a deux faces, qui ne sont pas accessibles directement. Pour voir chacune de ces faces, il faut s'y intéresser, manipuler le papier, le regarder avec attention. Si une face est éclairée, l'autre reste dans l'ombre. Le pli joue avec le couple apparition/disparition, et au revers d'un pli, il y a un autre pli (cousine Joelle).

Le pli est une image intéressante pour notre problématique car il permet d'incorporer dans la réflexion la part d'invisible, de mystère, d'inconnu. Et cela a des implications diverses : spatiales, linguistiques, artistiques et sociales.

Spatialement, chaque face représente un étage territorial. Tarrus en distingue quatre :

- le ou les lieux d'origine, que la personne en situation d'exil considère comme les siens (pas nécessairement le lieu de naissance) ;
- les longs itinéraires qui conduisent d'un lieu d'origine à un lieu d'accueil ou de passage ;
- l'étendue de la zone d'accueil, ville et périphéries ;
- les lieux du voisinage intra-urbain.

Ces étages, habituellement présentés de manière déconnectée, sont, grâce aux cartographies sensibles³, articulés et peuvent trouver une harmonie, une continuité, en s'appuyant non pas sur une géographie objective, mais sur une géographie subjective.

Linguistiquement, cela permet de dissocier la notion de connaissance de celle de maîtrise. Connaître quelque chose ne signifie pas en maîtriser toutes ses parties ou éléments (Cordesse, 2009), toutes ses faces. Comme dans les plis, d'une part, on reconnaît l'importance des mots pour dire, se dire, parler, échanger, partager. D'autre part, on reconnaît que tout ne peut pas être dit, du moins pas de manière explicite.

Il est établi que les échanges avec l'environnement ne sont pas externes, mais très intimes (John Dewey, 2014) . L'approche artistique permet de reconnaître que la partie accessible, visible, émergée peut prendre différentes formes. Tous les modes d'expression, tous les langages sont reconnus. Les langues représentent des possibilités d'exploration dans ce contexte. Il ne s'agit pas de se restreindre à la langue française, ni à une modalité spécifique de la langue (orale ou écrite). Toutes les façons de s'exprimer sont possibles, ce qui est très important pour un public pour qui la langue peut justement faire défaut (Déligny, 1976).

L'approche artistique permet de dépasser la fatalité du passé. L'art crée les conditions pour apprécier le moment présent sans le subordonner à ce qui est absent. Il permet aussi d'envisager l'avenir autrement que comme une menace, mais comme une promesse.

³ <https://entreetavec.fr/>

Dans beaucoup d'expositions, les réfugiés sont exclusivement présentés dans leur malheur. Cette approche est nécessaire pour donner la dimension de la tragédie personnelle et écarter le danger de la normalisation de la tragédie humaine. Mais cette approche seule permet-elle de créer de nouvelles solidarités ?

L'intérêt d'Entre&Avec consiste à mettre en lumière non seulement ce que ces parcours brisés nous apprennent sur l'être humain et sa capacité de résilience, mais aussi à créer les conditions pour que chaque intelligence participe à l'élaboration d'une intelligence collective.

Les quatre artistes participent à cette élaboration avec nous. Avec leur art, elles parlent du rapport avec le temps et l'espace, de l'humanité et de l'empathie, du silence, des non-dits, des appartenances multiples et du rapport à la langue.

- Jareth Figueroa⁴, artiste et peintre photographe mexicaine :

J'ai commencé à prendre des photos du Mexique, des paysages urbains, des espaces qui me manquent, vides, silencieux. Parfois, quand j'interviens sur une photo, j'ai peur de perdre le passé ; alors, je mets beaucoup de temps à oser. J'agis par nostalgie, pour ne pas (m')oublier.

- Kristin Degeorge⁵, artiste graveuse américaine :

L'amphore, très commune à tous les rivages de la Méditerranée, rappelle qu'on a beaucoup de choses en partage. Quand je parle des amphores, je parle des gens qui traversent la Méditerranée et qui sont en danger. L'amphore était transportée et elle transportait elle-même quelque chose de précieux des différentes cultures. C'était un emballage qui ne valait pas grand-chose. Après usage, elle était jetée. Je fais le lien avec la vie de ces personnes qui n'est pas valorisée et qui contient beaucoup de richesses."

- Pauline Desombre⁶, directrice artistique, designeuse graphique et artiste indépendante à Montpellier :

Avec les filles de ma famille, on savait qu'on avait des origines malgaches, mais c'était très lointain, ça ne nous appartenait pas. On avait intériorisé le fait qu'il ne fallait pas en parler. Puis est arrivé l'âge adulte.

- Yuri Sohn⁷, artiste pluridisciplinaire coréenne :

Je m'intéresse à ces moments d'erreur, quand on n'arrive pas à parler, que la bouche se paralyse, les vibrations, le visage crispé, le bégaiement, les motifs et les formes de ce chaos instable. Ce sont des moments pleins de potentiels de communication. Mais la recherche du mot parfait nous brouille et nous empêche d'entendre. La recherche de perfection est une barrière insurmontable entre soi et la langue, c'est l'humain.

Chacune des intervenantes apporte une contribution singulière, enrichissant Entre&Avec par ses perspectives et ou contribuant aux ateliers. Ces ateliers sont le fruit d'une co-construction rigoureuse entre une intervenante spécialisée et l'animatrice, où une synergie créative et intellectuelle se met en place. Ce travail collaboratif, sous l'impulsion de Donalie-An Tran, co-fondatrice de l'association et animatrice des ateliers, s'inscrit dans un processus de "encyclopédie", tel que conceptualisé par Edgar Morin.

Le concept d'"encyclopédér", selon Morin (1977), consiste à relier et à articuler des éléments hétérogènes et disjoints en les intégrant dans des cycles de réflexion, de relation et de réseau. Il ne s'agit pas simplement d'additionner des savoirs, mais de les organiser de manière dynamique pour créer une connaissance vivante, évolutive et pertinente dans différents contextes de la vie quotidienne des participants. Cette approche re-

4 <https://entreetavec.fr/collaborations/#inspirations>

5 <https://entreetavec.fr/collaborations/#inspirations>

6 <https://entreetavec.fr/collaborations/#inspirations>

7 <https://entreetavec.fr/collaborations/#inspirations>

pose sur l'idée que le savoir est non seulement une accumulation de données, mais aussi une capacité à relier, à contextualiser et à interpréter ces données dans une perspective élargie.

Ce travail d'"encyclopédie" permet de dépasser les approches monolithiques et normatives de l'identité et de la culture, en favorisant une approche plurielle et interdisciplinaire. Les ateliers deviennent ainsi des espaces de reconfiguration et de re-signification des expériences de l'exil, permettant de créer des ponts entre des réalités apparemment disjointes. Ils engagent les participants dans un processus réflexif, où chacun est invité à révisiter et à réinterpréter ses propres récits à la lumière des échanges collectifs.

En conséquence, les ateliers ne se contentent pas de transmettre des savoirs préétablis, mais cherchent à mobiliser des savoirs inédits, issus de l'interaction des participants. Ce faisant, ils visent à renforcer une intelligence collective, capable de répondre aux défis contemporains de manière créative et inclusive. C'est ainsi que le processus de co-construction dans les ateliers de l'association Entre&Avec contribue non seulement à l'enrichissement individuel des participants, mais aussi à la construction d'une communauté de savoirs et de pratiques, profondément ancrée dans les réalités sociales et culturelles de l'exil.

Finalement, les différents statuts et rôles de l'acteur social, ou dans les mots de Lahire, les "plissements sociaux". Pour aider à reconnaître ces rôles, faisons une dissociation en remplaçant l'adjectif ("une personne exilée") ou le substantif ("l'exilé") par la nominalisation de ce mot : l'exil. Le réfugié ou l'exilé devient alors "la personne en situation d'exil". Cette dissociation permet de restituer la dignité de la personne, qui n'est plus réduite à une situation supposée transitoire et qui plonge la personne dans la précarité. Le danger de continuer à utiliser les termes « exilé » et « réfugié » est de prendre une émergence, la surface, la ligne du pli pour la totalité (Morin, 1977, 106). La nominalisation permet de reconnaître les différentes fonctions et rôles sociaux que ces personnes exercent, même s'ils sont inconnus de leur interlocuteur. Nous savons, par exemple, qu'un des malheurs des personnes en situation d'exil est l'effacement de leur profession et de leur histoire. Les médecins, avocats, professeurs deviennent réfugiés.

Grâce à cette distinction linguistique, l'exil ne peut pas coller à la peau en définissant la personne, mais devient un objet de pensée. Un phénomène social qui concerne toutes les personnes, qu'elles soient immédiatement et directement impliquées ou pas encore.

Bulot, T. (2003, novembre 22). *Dominance, glottopolitique et pratiques d'enquête : Modéliser les pratiques de langues en zone d'oil*. Langue dominante/langue dominée.

Bulot, T., & Veschambre, V. (2006). *Mots, traces et marques. Dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*. L'Harmattan.

Cordesse, J. (2009). *Apprendre et enseigner l'intelligence des langues À l'école de Babel, tous polyglottes*. Chronique sociale.

Déligny. (1976). Au défaut du langage. *Recherches. Cahiers de l'Immuable*, 24.

Dewey, J. (2014). *L'art comme expérience*. Gallimard.

Foucault, M. (2001). *Essential works of Foucault. 1954—1984. Power* (Vol. 3). James D. Faubion.

Gorovitz, S. (2014). *L'école en contexte multilingue. Une approche sociolinguistique*. L'Harmattan.

- Kuyumjian, N. de M. M. (2020). *Langue et socialisation : L'impact des activités interculturelles en contexte scolaire multilingue*. Paul-Valéry, Montpellier 3.
- Lahire, B. (2019). *Dans les plis singuliers du social: individus, institutions, socialisations*. La découverte.
- Lahire, B. (2019). *Enfances de classe. De l'inégalité parmi les enfants*. Seuil.
- Morin, E. (1977). *La méthode. I. La nature de la nature*. Editions du Seuil.
- Seele, C. (2016). *Doing Education Between Monolingual Norms and Multilingual Realities. An ethnography of multilingualism in Early Childhood Education and Care*. E&E Publishing.
- Tarrius, A. (1993). Territoires circulatoires et espaces urbains : Différentiation des groupes migrants. *Les Annales de la recherche urbaine*, N°59-60, 51-60.
- Wenden, C. (2018). *Atlas des migrations: un équilibre mondial à inventer*. Autrement.